

dont la coque dominait celle de la *Brûle-Gueule*, comme une tour domine un chalet. L'équipage de la corvette examinait attentivement ce premier ennemi, et le silence profond qui régnait attestait l'impression que ressentait chaque matelot. Un sombre découragement était dans tous les regards, et cette froide résolution de mourir qui ne manque jamais au marin en présence d'un péril inévitable, cette résolution qui souvent fait sa faiblesse et cause sa perte, se lisait sur toutes les physiologies.

Crochetout fronça ses épais sourcils et un juron énergique s'échappa de ses lèvres.

— Tonnerre ! s'écria-t-il en croisant ses bras sur sa large poitrine, est-ce que mes Frères de la Côte sont devenus de faillies chiens ? Qu'est-ce que vous avez tous, avec votre frimousse chavirée ? Est-ce que vous vous croyez déjà dans les pontons de Portsmouth ? Soyez calmes ! moi vivant, pas un de vous, je vous le jure, ne sera croché par les goddem !

Tous les matelots entouraient le commandant et le considéraient avec cette avidité d'enfants examinant un colosse. Crochetout était un demi-dieu pour ses hommes ; aux premières paroles du commandant, toutes les têtes s'étaient redressées ; aux dernières, tous les fronts avaient commencé à s'éclaircir. Crochetout s'aperçut de l'effet produit. Il sauta sur son banc de quart : Delbroy, Fabre et les autres officiers étaient en face de lui ; l'équipage, libre de son temps puisqu'il n'y avait aucune manœuvre à exécuter, serrait ses rangs pour se rapprocher du capitaine corsaire.

— Eh bien ! poursuivit Crochetout, la situation n'est pas commode, on le sait. Est-ce une raison pour s'embarquer la cervelle en grand et se dresser l'âme vent dessus, vent dedans ? Crochetout est là ; n'avez-vous plus confiance en lui ?

— Si ! si ! Vive le commandant ? cria l'équipage.

— Alors, chacun à son poste, et attendons les goddem. Fabre, de l'eau-de-vie, du rhum, du punch ! Défoncez mes caisses ; c'est moi qui aujourd'hui veux rafraîchir mes Frères de la Côte ! En haut, les tambours ; bats la générale, voilà les Anglais à nous ! Branle-bas de combat !

— Branle-bas ! répète l'équipage électrisé par la vue et les paroles de son commandant.

Delbroy s'est élancé à l'avant pour prendre son poste sur le gaillard. Les Frères de la Côte se sont précipités, mais par une même ardeur. Le moment est pressant, la frégate est proche, mais l'équipage sent la colère le mordre au cœur et tout sera bientôt paré. D'ailleurs, chacun a honte du moment d'hésitation ressenti.

Les sifflets des maîtres d'équipage font entendre leurs sons aigus à la modulation étrange. Le charivari commence.

En un clin d'œil hamacs et sacs sont déchirés, roulés et apportés sur les bastingages qu'ils doivent préserver de la mitraille ; les coffres d'armes sont apportés et ouverts : piques, poignards, haches, fusils, pistolets, carabines, sont distribués, tandis que les mousses étalent sur le pont le sable fin qui doit boire le sang et empêcher les matelots de glisser.

Devant et derrière, les soutes à poudre sont ouvertes ; les fanaux sourds éclairent le puits sacré de leurs lugubres rayons, et d'autres fanaux, suspendus et espacés dans les batteries, sont allumés, car la nuit peut venir avant que le combat soit terminé, et il faut que les canonnières n'aient pas d'autres soucis à prendre que celui de servir leurs pièces.

Les non-combattants, c'est-à-dire les interprètes, les aides-chirurgiens, les commissaires aux vivres, les domestiques, les cuisiniers, sont échelonnés de distance en distance, depuis les soutes aux poudres et aux boulets jusqu'aux batteries et au tillac, afin d'approvisionner constamment les caronades et de recevoir les blessés.

Dans la cale, hors de l'atteinte du feu ennemi, les chirurgiens dressent leurs tables d'opérations, garnissent les lits, éventrent les sacs de charpie, déroulent les bandes de toile et étalent soigneusement leurs troupes aux instruments brillants.

Dans la mâture et dans les agrès, les gabiers passent en double les cordages nécessaires aux manœuvres les plus impor-

tautes, les hunes reçoivent leur contingent de grenades et de carabines ; les filets d'abordage sont suspendus aux basses vergues, les grappins se balancent en montrant leurs ongles de fer. La barre du gouvernail de rechange est apportée en cas d'avarie.

Enfin les panneaux se ferment, les garde-feux remplis de gargousses arrivent à leurs pièces, les écouvillons et les refouloirs se rangent aux pieds des servants, les bailles de combat s'emplissent d'eau, les boute-feux fument, les chiques sont renouvelées, les pipes allumées... le silence se rétablit partout.

Alors Delbroy, qui a veillé à tout, qui s'est occupé de tout, Delbroy descend dans les batteries, dans la cale, dans les entre-ponts et les faux-ponts, puis il remonte sur le tillac, il examine la voilure, l'ensemble du navire, et s'avance gravement vers son chef, qui l'attend calme et impassible.

— Commandant, dit-il, tout est paré pour le combat.

— Bien, monsieur, répond Crochetout.

Et le commandant se retourne pour examiner la position de l'ennemi : la frégate et la corvette couraient rapidement l'une vers l'autre.

— Nous avons le temps ! murmura-t-il.

Puis élevant la voix :

— Passe derrière border l'artimon !

C'est le signal de la bombance. Le punch brûle sur le gaillard d'arrière, les bouteilles sont rangées sur le pont, un baril de rhum est défoncé.

— Hourra ! crie l'équipage en se précipitant.

Et l'orgie commence... chacun de ces hommes qui boit là en riant, en chantant, en criant, sait que dans une heure il aura l'océan pour tombe et qu'il tombera le corps déchiré ! Heureux celui qu'un boulet tuera sans souffrances ! mais, bah ! est-ce qu'il ne faut pas finir toujours par là ? Une belle mort, quand on tombe au milieu des amis en frappant les ennemis, en voyant flotter au-dessus de sa tête le glorieux pavillon de la patrie, en ayant pour dernier cri celui de : Vive la France !

Crochetout, l'œil en feu, se frottait les mains avec une rage fiévreuse.

— Braves gens ! braves gens ! disait-il. Oh ! si je n'avais qu'un Anglais... si même je n'en avais que deux !...

— Et si le chat du bord n'était pas mort ! murmura une voix.

Crochetout se retourna : Nordèt était là, ainsi que Delbroy. Le regard du commandant, ce regard tout à l'heure flamboyant, avait quelque chose de caressant et de paternel. Du geste, Crochetout appela le jeune officier près de lui.

— Delbroy, lui dit-il en l'entraînant près du bordage, c'est moi qui t'ai conseillé de te faire marin. Aujourd'hui, regrettes-tu d'avoir embrassé cette carrière ?

— Oh ! commandant ! dit Delbroy avec un accent de reproche, pouvez-vous supposer cela ?

— Je ne suppose pas : je t'interroge.

— Eh bien ! commandant, je vous remercie.

— Si c'était à refaire ?

— Je vous prierais encore de m'embarquer avec vous.

— De sorte que tu n'as aucun regret ?

— Aucun.

— Et cependant... tu vas peut-être mourir !

— Que voulez-vous, commandant ! nous mourrons tous, et glorieusement, en nous engoutissant avec notre pavillon cloué à la corne, et en France on dira de nous : C'étaient des braves ! Et peut-être qu'on pleurera d'orgueil en pensant à nous ! Seulement, j'aurais voulu embrasser mon vieux père !

— Et c'est tout ?

Delbroy tourna la tête comme pour fuir le regard du commandant.

— C'est tout ! murmura-t-il.

Il y eut un silence. Crochetout se pencha vers son second :

— Et... elle ! dit-il. N'y penses-tu donc plus ?

Delbroy tressaillit.

— Mon commandant, dit-il d'une voix émue, je vous en prie, ne me parlez jamais d'elle... Vous savez bien qu'elle ne